

L'INCROYABLE VOL
des diamants de la couronne

Béatrice Besse



Béatrice Besse

L'Incroyable Vol des diamants
de la Couronne

© Béatrice Besse, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9526-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Façade de l'hôtel du Garde-Meuble

À Élisabeth et à Henri,
mes amis partis vers d'autres cieux.

*Ne pas se moquer, ne pas déplorer,
ne pas détester, mais comprendre.*
Spinoza

*On ne peut comprendre la vie
qu'en regardant en arrière,
on ne peut la vivre
qu'en regardant en avant.*
Sören Kierkegaard

Liste des personnages

Au Garde-Meuble :

- . Thierry de Ville d'Avray, administrateur
- . Alexandre Le Moine-Crecy, son beau-frère, adjoint de l'administrateur général
- . Baude de Pont-l'Abbé, gendre de Thierry de Ville d'Avray
- . Jean-Pierre Pellerin de Chantereine, contrôleur au Garde-meuble
- . Jean-Bernard Restout, administrateur à partir du 14 août 1792
- . Jean-Pierre Courlesvaux, adjoint de l'administrateur Jean-Bernard Restout

Les voleurs du Garde-Meuble :

- . Alexandre dit le Petit Cardinal
- . Bernard Salles dit Masson, de Rouen
- . Cadet Guillot dit Lordonner
- . Claude-Melchior Cottet dit le Petit Chasseur
- . Deslandes
- . Fleury-Dumontier, de Rouen
- . François Auguste, de Rouen
- . François Depeyron dit Francisque
- . François Gobert, de Rouen
- . Jean Badarel
- . Jean-Jacques Chambon
- . Joseph Douligny
- . François Mauger
- . Letort
- . Paul Miette dit Paupaul, l'organisateur
- . Pierre Gallois dit Matelot

. Thomas-Laurent Meyran dit Grand Con

Arrêtés comme complices :

. Anne Leclerc, maîtresse de Joseph Picard

. Joseph Picard dit le Lorrain

. Louis Lyre

. Nanette Chardin, maîtresse de Louis Lyre

Le commissaire de police :

. Jacques Le Tellier, section du Pont-Neuf

Les aides de la police :

. Jean-François Lamy-Evette, se présente au début sous le nom de Brière

. Marie-Thérèse Corbin

Le joaillier :

. Gabriel Gerbu

Les personnages fictifs :

. Alphonse Jourdain, négociant en toiles à Londres

. Anne Magues, sœur du prêtre emprisonné

. Guillaume Levain dit le Muguet

. La Fossette, la prostituée

. Marie Colin, l'aubergiste

. Paul Magues, le prêtre emprisonné

. Vincent Dupuis dit Le Malin

. Les falotiers

. Les voleurs du premier cambriolage, ce dernier ayant réellement en lieu

Tous les autres personnages appartiennent à l'Histoire.

Chapitre premier

Ombre et lumière

On ne saurait être trop sur ses gardes.

Proverbe danois (1757)

Paris, mi-juin 1792

Le crépuscule s'était délicatement déposé sur la ville tel un voile de soie arachnéen. La fine faucille d'or de la lune était apparue dans un ciel piqueté de quelques étoiles scintillantes. De sombres nuages s'aggloméraient qui, par instants, emprisonnaient l'astre dans leurs filets vaporeux.

Hihiiiiii ! Un hennissement se fit entendre alors que le claquement régulier des sabots des chevaux sur les pavés s'éloignait progressivement dans le lointain.

Les marchands et les artisans venaient de clore la devanture de leurs échoppes et de leurs ateliers. Le concert des cris des marchands ambulants s'était estompés. Aux fenêtres des étages des maisons, les faibles lumières des bougies et des lampes à huile voletaient telles des lucioles. À l'approche de la nuit, les manœuvres, charpentiers et tailleurs de pierre regagnaient en bandes les faubourgs où ils logeaient.

La cloche de l'église Saint-Paul égrena neuf coups. Seules quelques silhouettes isolées évoluaient encore dans le clair-obscur.

— Salut et fraternité, citoyen Dubois !

— Bien le bonsoir, citoyen Leuduit.

À cette heure dangereuse, entre chien et loup, les allumeurs de réverbères se matérialisaient, sortant de la pénombre comme par magie. Les deux hommes préposés à ce secteur s'étaient retrouvés au pied du premier réverbère de leur tournée, rue Vieille du Temple.

Les falotiers avaient commencé à s'affairer. Ils ne remarquèrent pas l'arrivée furtive d'une silhouette ténébreuse juste derrière eux.

Le quidam qui avait surgi de l'obscurité était de taille moyenne, le col de sa

redingote sombre était relevé et son chapeau enfoncé sur ses yeux. Il hésita en apercevant les deux allumeurs de réverbères. Craignant de se faire remarquer, il se plaqua contre la façade des maisons et se mit à avancer à pas de loup. Une fois éloigné, il reprit sa marche accélérée sans que les deux falotiers ne se soient rendu compte de sa présence.

Le citoyen Leuduit avait ouvert la petite boîte de verre où était attachée l'extrémité des cordes qui soutenaient la lanterne fixée en hauteur sur le mur. Il la fit doucement descendre jusqu'à la hauteur de son collègue. Le citoyen Dubois tenait une lanterne remplie de suif fixée au bout d'un bâton. Il souleva l'un des panneaux qui protégeait les trois lampes à huile fixées au bas des réflecteurs de fer-blanc et approcha la flamme de son lumignon pour les allumer. Après qu'il se soit exécuté, son collègue Leduit fit précautionneusement remonter la lanterne sous la potence qui la soutenait. En couissant les poulies émettaient un léger grincement.

Le citoyen Dubois, l'air inspiré, se pencha vers son collègue et lui confia :

— Je ne peux m'empêcher de songer au rôle qu'ont joué nos réverbères en 1789. Dire qu'ils ont servi à pendre des affameurs du peuple !

— Foutre ! L'impitoyable conseiller d'état Foullon, un aristo qui spéculait sur les grains en les accaparant sur le dos du peuple, a certes tâté de la corde. Le même jour, on a aussi exécuté son gendre, Berthier de Sauvigny l'ancien intendant de Paris qui avait méchamment réprimé la guerre des farines ! Leurs têtes ont ensuite été décapitées, elles ont été promenées au bout d'une pique dans les rues de la capitale. J'y étais ! J'ai tout vu de mes propres yeux ! s'exclama le citoyen Leuduit en s'esclaffant.

Le citoyen Dubois poussa un soupir, avant de s'exclamer :

— Certes les idées révolutionnaires nous ont emplis d'espoir, mais jusque-là, cela n'a malheureusement pas changé grand-chose pour de pauvres bougres comme nous !

— Tu parles juste. Mais il faut sans doute laisser faire le temps et continuer d'espérer.

Il est vrai que les allumeurs de réverbères ne connaissent ni dimanche ni morte saison. Quotidiennement et par tous les temps, ils parcourent les rues pour allumer puis revenir éteindre les réverbères. La tâche était bien plus pénible encore en hiver lorsque le froid engourdissait les doigts. Tout cela juste pour

pouvoir gagner de quoi survivre ! Pourtant les falotiers étaient fiers d'exercer ce métier.

Le citoyen Dubois reprit le fil de la conversation :

— Sans nous, le nombre de méfaits perpétrés par des malandrins sans foi ni loi se seraient encore multipliés ! Les citoyens seraient bien moins en sécurité !

— On devrait nous en être davantage reconnaissant ! Car ce sont les fripons qui craignent les réverbères !

Ils se turent mais le citoyen Dubois continuait de réfléchir à la période dans laquelle ils vivaient. Alors que tous les repères liés à l'Ancien régime avaient disparu, les autorités rencontraient d'énormes difficultés à faire respecter la loi. Et dire que certains vide-goussets s'en prenaient aux passants même en plein jour ! Le citoyen Dubois était de ceux qui avaient approuvé les décisions de l'Assemblée concernant les commissaires de police.

Auparavant, pensait-il, baste ! seuls des nantis pouvaient exercer ce métier car ils en achetaient la charge. Ils avaient été heureusement remplacés par des commissaires élus par les citoyens des sections et choisis parmi eux. Cependant le préposé à la lumière songeait que ces élus n'avaient pas d'expérience, il leur faudrait du temps pour être aguerris.

Les deux hommes se retournèrent brusquement, alertés par l'écho du pas cadencé d'une patrouille de la garde nationale. Cette milice constituée de bourgeois était sous la responsabilité de la Commune de Paris. Chaque bataillon avait prêté serment auprès du commandant en chef à l'hôtel de ville, Santerre, qui avait succédé à La Fayette. Seuls des citoyens actifs, ceux qui pouvaient voter et qui avaient une résidence continue depuis plus d'une année, pouvaient y servir. Les hommes de la garde nationale étaient maintenant chargés de faire la police et de surveiller les rues. Coiffés de bicornes et armés de fusils à baïonnette, leur uniforme était d'autant plus identifiable que le blanc du plastron contrastait avec le bleu de l'habit et le rouge des poignets. Leurs patrouilles étaient encadrées par des sous-officiers des gardes françaises reconnaissables à leurs épaulettes dorées et par des brigadiers du guet, pistolets à la ceinture. L'un d'eux les interpela :

— Salut et fraternité, citoyens falotiers !

Dubois répondit aimablement à son salut car il connaissait cet homme qui était originaire de Lyon comme lui. Ce dernier s'enquit :